

de plus en plus. Ma belle-mère se plaignait que je ne l'aimais pas, que j'étais jaloux de mon frère ; elle pleurait en racontant à mon père les preuves de mon aversion et de ma jalousie ; et mon père, justement irrité, m'accablait par ses réprimandes, m'effrayait par ses menaces. J'écoutais ces reproches et ces menaces d'un air accablé, sans oser proférer une parole. Mes larmes étaient ma seule réponse ; et ces larmes, que la douleur faisait couler, on les attribuait à l'obstination. Les apparences étaient contre moi. Je voyais bien que mon caractère jaloux et sombre m'avait attiré la haine de ma belle-mère. Je m'imaginai que mon père aussi ne m'aimait plus. Perdant ainsi toute espérance, je tombai dans un découragement mortel, et je ne voulais m'appliquer à rien.

“ Alors mon père me traita avec plus de rigueur encore, et finit par me repousser. Je devins pour tout le monde dans la maison un objet d'éloignement et d'aversion.

“ Si j'avais su être patient et raisonnable, si j'avais travaillé avec application, si j'avais cherché, par une douceur inaltérable, à dissiper les préventions de mon père et à regagner son amitié, ainsi que celle de ma belle-mère, j'y aurais réussi sans doute. Que de chagrins je leur eusse épargnés ! que de peines j'aurais évitées ! Mais je ne sus pas, je ne voulus pas même me vaincre ; je m'abandonnai tout entier à ma sombre mélancolie, et Dieu m'en a puni.

“ Haï, rebuté, maltraité par tout le monde, je ne trouvais de consolation que dans les visites que me faisait de temps en temps une excellente femme qui m'avait nourri. Quand je la voyais, je me jetais dans ses bras avec une ardeur insensée ; je fondais en larmes : “ O vous ! la seule amie que j'aie dans le monde, m'écriais-je “ avec une sorte de délire et en poussant des sanglots, vous seule avez pitié du “ pauvre Félix ! Ah ! pourquoi m'avez-vous nourri de votre lait ! pourquoi ma “ mère, que j'ai perdue, m'a-t-elle donné la vie ! Pauvre orphelin ! oui, je le suis ; “ je le suis de père et de mère : il n'y a plus de père pour moi. Mon père a “ cessé de m'aimer. On m'a fermé son cœur, on l'a endurci pour moi.” Ma nourrice, en m'entendant parler ainsi, tremblait et fondait en larmes : “ Félix, Félix, “ disait-elle, ne parlez pas ainsi, c'est mal. Soyez doux, patient et sage ; méritez “ l'amitié de votre père, et il vous la rendra.”

“ Elle avait raison, mais je refusais de la croire, je m'endurcissais de plus en plus.

“ Ma belle-mère, voyant que je me montrais toujours plus méchant après les visites de ma nourrice, lui défendit de revenir me voir.

“ Quand j'eus connaissance de cet ordre (j'avais alors douze ans), je ne pus me contenir, et j'éclatai.

“ Je courus, ou plutôt je m'élançai dans le salon, où ma belle-mère était seule.

“ Ah ! madame, m'écriai-je, c'en est trop ! Jusqu'ici, par respect pour mon père, j'ai enduré sans me plaindre toutes vos autres injustices ; mais m'envier ma dernière, mon unique consolation, me priver de voir la seule personne qui ait quelque affection pour moi, c'est un trait de barbarie dont vous seule êtes capable !”

“ Et comme elle m'écoutais d'un air froid et sévère, j'ajoutai :

“ Vous n'êtes plus pour moi qu'une mortelle ennemie ; je ne veux pas rester avec vous, je veux vous fuir. Obtenez de mon père qu'il me chasse de sa maison : “ puisqu'il ne m'aime plus.”

“ Les sanglots me suffoquaient. Je me précipitai hors du salon, et j'allai me jeter sur mon lit, dans les convulsions du désespoir.

“ Le lendemain, mon père me fit appeler dans son cabinet. Je sentais ma faute, et, en paraissant devant lui, j'étais glacé de terreur. Son regard sévère me fit baisser les yeux, et je crus ressentir les angoisses de la mort en l'entendant m'adresser ces paroles, que mon imprudence, hélas ! n'avait que trop méritées :

“ Vous avez accusé votre belle-mère de barbarie ; vous l'avez appelée votre en-